

années, la France s'est attachée à ses rois de manière à se détacher de l'Eglise romaine. Les évêques et les fidèles de l'ancienne France, par complaisance pour le roi, avaient accepté les doctrines et les pratiques gallicanes; les évêques de la restauration, marchant sur les traces de leurs devanciers, se laissèrent aller trop souvent, pour plaire au prince et relever son autorité, à diminuer les droits et les pouvoirs du Pape. L'évêque du diocèse où nous sommes né répétait à tout venant et à tout propos: "Je crois à la légitimité comme je crois à la Trinité..."

Là est un travers profond. Le chrétien est avant tout l'homme de l'Eglise, parce qu'il est d'abord serviteur de Dieu. Sans doute il est d'une famille, il est d'une nation, il est de l'humanité; mais il est avant tout chrétien: il est chrétien plus que royaliste, chrétien plus que français, chrétien plus même qu'homme. Dans les époques où la foi était vigoureuse, le sentiment chrétien réglait et vivifiait toutes les autres affections. Ainsi, au temps de Charlemagne, il n'aurait été au pouvoir d'aucun homme, pas même du grand conquérant, d'entraîner les évêques et les fidèles dans la lutte contre l'Eglise en abusant du sentiment national. C'est le signe d'une grande décadence de l'esprit chrétien que, dans ces derniers siècles, l'exagération du sentiment national et la complaisance pour les rois qui commandaient à la nation aient pu entraîner un si grand nombre d'évêques et de fidèles dans une voie de défiance et d'opposition à l'égard de l'Eglise romaine.

La révolution, nous le répétons, est venue châtier ces prétentions sacrilèges des rois de France et cette complicité de leurs sujets, ces tendances schismatiques des uns et des autres qualifiées du nom menteur de *libertés gallicanes*.

Elle les a châtiées, mais en même temps, par la miséricorde de Dieu, elle en a été le remède efficace. La nation très chrétienne, en face du monstre qui la dévore depuis cent ans, s'est réveillée de son assoupissement. Elle a reconnu que les triomphes de l'impiété ont été l'effet de son éloignement du Saint-Siège. Durant soixante-dix ans, De Maistre, Lamennais, Dom Guéranger, et mille autres vaillants écrivains n'ont cessé, avec une haute intelligence et un courage indomptable, de combattre l'ancien esprit de défiance à l'égard de l'Eglise romaine et d'affirmer la souveraine plénitude de la juridiction pontificale. Le nombre et l'ardeur des défenseurs du Saint-Siège ont augmenté d'année en année. L'erreur gallicane s'est graduellement affaiblie sous le coup de défaites répétées, malgré l'appui que les gouvernements issus de la révolution ont voulu lui donner, souvent même à cause de cet appui. Peu à peu, les nuages amoncelés autour de la Pa-

pauté  
des es  
du m  
réalité  
unive  
paste  
teurs,  
rois o  
à l'err  
père e  
office  
sance  
ce qui  
discipl  
entier  
plénitu  
ordina  
toutes  
semble  
les égli  
gèner c  
pontific  
mables  
Et  
restait  
attache  
tion et  
des pré  
anathém  
cien fer  
pour leu  
Il se  
presque  
amour d  
formes p  
Mettez l  
royale, e  
vous ne  
contraire  
Il y  
sans frui  
à la suite